

Le Jésus de l'histoire, un Juif marginal ou réformateur ?

Journées du protestantisme libéral, La Grande Motte, 8-9 octobre 2011,

par Christian-B. AMPHOUX, Montpellier

Introduction

Je commencerai par cette citation d'Alfred Loisy, au début de son petit livre *Jésus et la tradition évangélique*, paru en 1910, soit il y a exactement un siècle : « Il faut maintenant renoncer à écrire la vie de Jésus. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que les matériaux font défaut pour une telle entreprise¹. » Le xx^e siècle n'a pas fait de progrès dans la quête du Jésus historique ; mais à l'approche de l'an 2000, les questions venant du public se sont multipliées, et les livres scientifiques aussi : ils confirment que l'on ne sait à peu près rien du Jésus de l'histoire, sinon qu'il a bien existé, qu'il est donc né et mort, comme le disait déjà Albert Schweitzer, au tout début du xx^e siècle.

Mes recherches m'amènent à d'autres conclusions. En travaillant d'abord sur l'histoire du texte des évangiles à partir des manuscrits, comme chercheur au CNRS, puis sur l'histoire de leur rédaction, enfin en atteignant l'histoire de Jésus, je me suis intéressé à l'existence d'un deuxième sens du texte évangélique, mieux conservé dans le « texte occidental », autrement dit dans son principal témoin, le Codex de Bèze, mais encore perceptible dans les autres manuscrits. Le deuxième sens est attesté par Origène², et il est commenté au Moyen Âge par Thomas d'Aquin, qui le qualifie de *sensus rerum*, autrement dit « sens historique »³. Ce sens n'est pas une exégèse, mais une intention de l'auteur ou du rédacteur. Il ouvre ainsi une porte nouvelle pour la quête du Jésus de l'histoire, et c'est le chemin dans lequel je me suis engagé pour mettre à jour la connaissance de la vie de Jésus.

Je vous propose de distinguer ainsi trois points : (1) les acquis de l'histoire de Jésus, à l'aube de l'an 2000 ; (2) une présentation de cette approche nouvelle du texte évangélique que je pratique ; (3) les premiers résultats de cette approche nouvelle, concernant le Jésus de l'histoire. Nous ferons enfin le point en conclusion.

1. Les acquis de l'histoire de Jésus

La naissance

Jésus est né vers l'an – 6, peut-être à Bethléem, plus probablement à Nazareth, dans une famille d'artisan installée dans ce village de Galilée.

Plusieurs questions se posent aussitôt : (1) le recensement que Luc associe à la naissance a-t-il eu lieu en – 6 ? (2) Comment Jésus, dans cette famille modeste, a-t-il eu accès aux études,

¹ G. Mordillat – J. Prieur (éd.), *Alfred Loisy*, Paris, Noësis, 2001, p. 339.

² Origène, *Traité des principes*, spécialement 4,2,9 : « La Sagesse divine a fait en sorte de produire des pierres d'achoppement et des interruptions, dans la signification du récit historique, en introduisant au milieu des impossibilités et des discordances ; il faut que la rupture dans la narration arrête le lecteur, afin de lui refuser le chemin..., de nous repousser et de nous chasser pour nous ramener au début de l'autre voie : ainsi peut s'ouvrir, par l'entrée d'un étroit sentier débouchant sur un chemin plus noble et plus élevé, l'espace immense de la science divine » (trad. M. Harl – G. Dorival – A. Le Boulluc, Paris, 1976, p. 224-225).

³ P. Grelot, *Le langage symbolique dans la Bible*, Paris, Cerf, 2001, p. 199.

qui sont alors réservées à la classe aisée de la population – et la question se pose aussi pour les frères de Jésus, dont plusieurs vont devenir après lui des chefs de communauté ? (3) Jésus est-il par Joseph un descendant du roi David, comme l'affirme sa généalogie ?

Les récits de naissance relatent un événement historique : Jésus est bien né ! Mais ils nous disent peu de chose sur l'événement en question.

Le ministère de Jésus

Jésus reçoit le baptême de Jean le Baptiste en l'an 28-29, probablement à la saison chaude, c'est-à-dire entre la Pentecôte et l'équinoxe d'automne de l'an 28. Puis il prêche en Galilée et y guérit des malades ; il se rend ensuite à Jérusalem, où il affronte l'hostilité des autorités, qui obtiennent du préfet romain Ponce Pilate son arrestation et son procès, au printemps d'une année qui est discutée, soit l'an 30, soit l'an 33.

Les questions en suspens sont les suivantes : (1) Que se passe-t-il au moment du baptême ? Quel sens historique donner aux manifestations célestes qui ont lieu à ce moment ? Quelle légitimité Jean a-t-il pour adouber alors Jésus ? (2) Au regard de ses contemporains, Jésus est un guérisseur bien modeste : quel sens ont les miracles dans les évangiles ? (3) Quelle est la visée de la prédication de Jésus ? Pourquoi les autorités s'opposent-elles à lui ? Qu'est-ce qui les gêne, dans la démarche de Jésus ?

Le ministère de Jésus est, en somme, très court ; on prête aux grands sages de l'humanité (Socrate, Zoroastre, Bouddha...) une carrière d'une génération entière ; mais rien de tel pour Jésus, qui meurt à « 33 ans ». Comment un ministère aussi court a-t-il marqué les esprits, au point qu'une religion nouvelle va en naître ? Jésus n'est-il que pour peu de chose dans la naissance du christianisme ? Quel rôle joue-t-il, dans son ministère ?

La mort de Jésus

Jésus meurt crucifié la veille de la Pâque juive, en l'an 30 ou 33. Et le lendemain de la Pâque, la rumeur court qu'il est ressuscité. Sous la conduite des disciples, une communauté se forme à Jérusalem, qui comprend rapidement plusieurs milliers d'adeptes, demeurant au sein du judaïsme, mais accordant à Jésus la place d'un martyr devenu un être céleste, quasi-divin.

Plusieurs questions fondamentales se posent : (1) Pourquoi Jésus est-il éliminé, après un ministère si court ? Qu'a-t-il dit ou fait de plus que les maîtres du judaïsme ? Était-il un opposant au temple ? Ou à Hérode ? (2) Pourquoi les gens ont-ils cru à sa résurrection ? La rumeur aurait logiquement dû retomber quelques semaines plus tard ; or, la communauté continue son chemin et ne cesse de s'accroître. Que représente Jésus pour ces fidèles ? (3) Quelle place tient dans tout cela la royauté de David ? A aucun moment, Jésus ne semble se battre pour prendre le pouvoir civil ; qu'est-ce qui en fait le « fils de David » ?

Toutes ces questions en suspens brouillent la figure historique de Jésus. On comprend le renoncement du xx^e siècle à vouloir à tout prix y voir clair dans le Jésus historique.

La synthèse de J. P. Meier

Au tournant de l'an 2000 paraît le gros ouvrage en 4 volumes de John P. Meier, un exégète catholique américain, en anglais (1991-2005), puis en français (2005-2009), intitulé : *A Marginal Jew : Rethinking the Historical Jesus* – titre traduit en français : *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*. L'auteur présente Jésus comme un « rural Galiléen », qui a des frères et sœurs de même père et de même mère ; un personnage dont la culture reste un mystère, le lien avec David aussi, et dont le déroulement du ministère reste inconnu, à travers les récits évangéliques. L'essentiel est donc dans sa parole et ses miracles.

Le travail de Meier fait avancer la connaissance de Jésus en lui rendant ses frères et sœurs, alors que la dogmatique, en le divinisant ainsi que sa mère, l'en avait privé ; pour Meier, la quête historique traite un aspect du Jésus réel, qui a aussi d'autres aspects ; mais au total, le Jésus de l'histoire reste bien insaisissable.

2. Une quête philologique nouvelle

L'histoire du texte des évangiles

L'exégèse critique de la Bible se développe depuis la fin du xviii^e siècle sans une prise en compte suffisante des variantes textuelles. L'idée sous-jacente est que le texte biblique a peu varié, qu'il s'est seulement « déformé », par la faute de copistes maladroits, et que ces erreurs n'ont pas altéré le texte, transmis finalement de manière stable et immuable.

Mais cette idée est fautive, et elle fautive toute la relation que nous avons au texte biblique. Celui-ci a, au contraire, beaucoup varié, dans les cinquante ou cent premières années de son existence. C'est le cas de Jérémie ; c'est aussi le cas des évangiles. Ceux-ci varient surtout au cours du i^e siècle et, dans une moindre mesure, encore au début du iv^e siècle. Selon mes conclusions, les évangiles sont réunis au début du ii^e siècle en une édition savante, destinée à la formation des prédicateurs, plutôt qu'à la lecture liturgique, et le texte est alors doté d'un deuxième sens dont les indications historiques sont encore inexploitées ; puis les temps changent, vers 150 : on passe de la culture judéo-hellénistique, qui remonte à la Septante, à la culture gréco-romaine, qui est encore la nôtre et qui privilégie le sens premier des textes, tandis que le deuxième sens se perd peu à peu. La théologie est transmise, la nouvelle culture permet à l'auditoire de s'élargir considérablement, mais une partie des informations tombe dans l'oubli.

En voici un exemple. L'épisode du démoniaque de Gérasa (Mc 5,1-20) fait difficulté par sa localisation : Gérasa n'est pas au bord de la mer de Galilée, comme le laisse penser le suicide des cochons de l'histoire, mais à bonne distance, sur l'axe routier qui va de Damas à Pétra. Plusieurs variantes s'efforcent de réduire la distance du lieu à la mer ; mais que signifie cette leçon « Gérasa », que l'on admet comme primitive ? Mon hypothèse est née de la question : qu'est-ce qui se passe, pour les chrétiens, sur le chemin de Damas, depuis Jérusalem ? Au deuxième sens, l'épisode est une image de la conversion de Paul. Cette conclusion se heurte à une difficulté nouvelle : que fait la conversion de Paul parmi les récits du ministère de Jésus ? Il faut, pour en rendre compte, reconsidérer l'histoire de la rédaction des évangiles.

L'histoire de la rédaction des évangiles

La théorie actuellement enseignée sur la formation des évangiles considère Marc comme, à peu de chose près, la source narrative du ministère de Jésus dans Matthieu et Luc, lesquels utilisent en plus une source de paroles de Jésus, dite « source Q ». Telle est la théorie des deux sources, qui ne prend pas en compte les récits de naissance ni la tradition johannique. Or, dans la source narrative, l'événement final est la mort et résurrection de Jésus, il n'est donc jamais question d'événements postérieurs. Mais une analyse nouvelle de Marc permet d'améliorer cette théorie en distinguant deux sources narratives écrites, l'une avant 70, l'autre vers 80-90, et réunies seulement lors de la rédaction finale, qui a lieu après Ignace d'Antioche, soit vers 120 ; et le « texte occidental » des évangiles atteste ce stade de la rédaction finale.

La première des deux sources ainsi distinguées ne raconte pas le ministère de Jésus, mais la première génération chrétienne, dans un langage allusif qui se livre lentement, autour d'une trame d'événements se situant tous les 7 ans, du début du ministère de Jésus (28) à la mort de Jacques (63), en passant par la conversion de Paul (35), l'accession de Jacques à la tête de la

communauté (42), la conférence de Jérusalem (49) et l'arrivée de Paul à Ephèse (56). Dans ces conditions, un champ nouveau s'ouvre pour étudier le Jésus historique : il consiste à sélectionner les épisodes de la deuxième tradition narrative, élaborée vers 80-90⁴.

3. Nouvelles données sur le Jésus de l'histoire

La famille de Jésus

Il faut sans doute renoncer au mythe d'une famille pauvre et provinciale, pour atteindre le Jésus de l'histoire. La famille de Jésus, du côté paternel comme du côté maternel, est aisée et jérusalémite ; la littérature apocryphe en témoigne clairement. Et il existe à Jérusalem, parmi les riches familles sadducéennes, une « famille de David », se rattachant à la tribu de Juda⁵ : telle est probablement la famille dans laquelle naissent Jésus, ses frères et son cousin Simon, fils de Cléopas, tandis que Jean, le futur Baptiste, naît dans une famille sacerdotale, de la tribu de Lévi (Lc 1,5). Le mythe de la famille pauvre et provinciale fait partie de l'histoire sainte, elle s'est imposée dans ce cadre et masque une réalité historique plus complexe : Jésus est une jeune homme riche qui fait ensuite le choix de la pauvreté. Son exemple sera largement suivi, d'Antoine à François d'Assise, en passant par Augustin et bien d'autres.

Par sa naissance, Jésus a donc accès aux études qui le préparent à exercer plus tard des fonctions dirigeantes ; ses frères, certains de ses disciples bénéficient des mêmes conditions. Jésus maîtrise donc plusieurs langues : (1) *l'araméen*, que parle une large partie de son futur auditoire ; (2) mais aussi *le grec*, qui est la langue de l'aristocratie, donc sa probable langue maternelle ; (3) *l'hébreu*, nécessaire pour l'étude de la Torah ; (4) peut-être encore *le latin*, qui est la langue du droit et de l'administration romaine⁶.

Les événements du ministère

Du baptême de Jésus à son arrestation, puis son procès et sa mort, on repère une série d'événements qui encadrent des périodes d'activité.

1) *Au printemps 28*, Jésus reçoit le baptême de Jean, dans des conditions de solennité qui font de Jésus le dauphin de Jean, dans une lignée dynastique qui fait partie d'un projet conçu par Jean et dont nous allons parler ensuite plus en détail.

2) *Pendant l'été 28*, Jésus se prépare au ministère qui l'attend ; cette période correspond au récit de la Tentation (Mt 4,1-11 // Lc 4,1-13 ; Mc 1,12-13) ; Jésus est alors le *dauphin* de Jean, mais il n'a pas encore d'activité ministérielle, à proprement parler.

3) *A l'automne 28*, vers l'équinoxe, Jean le Baptiste est arrêté, pour avoir critiqué Hérode Antipas, qui veut épouser la femme de son frère Philippe, laquelle est aussi sa nièce. Le dauphin devient alors subitement le *porte-parole* de Jean, et Jésus commence son ministère en reproduisant la prédication du Baptiste.

4) *Pendant l'automne-hiver 28-29* : Jésus engage une négociation avec les pharisiens. (1) Jean en évoque le début, en associant la question du shabbat à la guérison du paralysé (Jn 5,9) ; (2) les synoptiques en signalent la fin, dans l'épisode des épis arrachés (Mc 2,23-28),

⁴ Voir C.-B. Amphoux, « Le problème de la vie de Jésus », dans B. Bakhouché – Ph. Lemoigne (éd.), *Dieu parle la langue des hommes*, HTB 8, Lausanne, Le Zèbre, 2007, p. 123-144 ; et C.-B. Amphoux, « Trois questions sur la vie de Jésus », *Foi et Vie* 105/2 (2006), p. 7-46.

⁵ J. Jeremias, *Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, Cerf, 1967, p. 306 : « *Ta'an*. IV 5 nous transmet une très précieuse liste des familles privilégiées, habilitées à apporter le bois pour l'autel [à l'occasion de neuf fêtes annuelles] : (...) 2. le 20 tammuz, la famille de David, de la tribu de Juda... ».

⁶ Mon hypothèse est reprise par S. E. Porter, « The Language(s) Jesus Spoke », in T. Holmen – S.E. Porter (dir.), *Handbook for the Study of the Historical Jesus*, 4 vol., Leiden, Brill, 2011, p. 2455-2471.

qui est situé dans Luc (6,1) au moment de la semaine des pains sans levain, autrement dit juste après la Pâque 29⁷ : entre Jésus et les pharisiens, la négociation a échoué. Jésus voulait faire reconnaître son exception messianique, en invoquant l'exemple de David, mais les pharisiens s'en tiennent à la primauté de la Loi et le lui refusent. (3) Cet événement révèle que Jésus se prépare à exercer une fonction politique, et un autre épisode en rend compte (Mc 3,20-30 // Mt 12,22-32) : Jésus veut préserver l'unité du peuple et négocie, pour cela, avec les pharisiens ; son projet est de chasser « l'homme fort », c'est-à-dire Hérode, et le grand-prêtre nommé par lui, qu'il menace d'anathème. Cette attitude politique révèle un projet qui reste à préciser.

5) *Au printemps 29* : peu après l'équinoxe, la mort de Jean le Baptiste change le statut de Jésus qui, de porte-parole, devient son *successeur*, dans le projet qui reste à préciser. Cet événement est évoqué dans les synoptiques (Mc 6,14-16 // Mt 14,1-2 // Lc 9,7-9) et raconté dans Matthieu (14,3-12) et Marc (6,17-29) ; et Matthieu le met en relation avec la fin de la négociation précédente⁸. A présent, Jésus est en première ligne : on observe, dans les évangiles, un passage du thème de l'eau au thème de la semence, pour exprimer le changement de la prédication de Jésus : renonçant alors au projet politique dont il était porteur, il le convertit en un projet théologique, celui du royaume de Dieu.

6) *Pendant le printemps et l'été 29* : Jésus développe sa prédication nouvelle du royaume de Dieu, qui connaît un large succès.

7) *A l'automne 29* : juste après l'équinoxe d'automne, Jésus monte à Jérusalem pour la fête des Tentes, dont il est question directement au début de Jean 7 et par allusion dans l'épisode de la Transfiguration (Mc 9,2-13 // Mt 17,1-13 // Lc 9,28-36) : Jésus y apparaît *lumineux* à ses disciples (Mc 9,2-4) et, dans Jean, il proclame qu'il est la *Lumière* du monde (Jn 8,12) ; les disciples proposent de dresser des *tentes* (Mc 9,5) et, dans Jean, il monte à Jérusalem pour la fête des *Tentes* (Jn 7,2). Lors de cette fête de pèlerinage, Jésus révèle sa messianité devant toute la foule. Le projet dont il était porteur a évolué, il s'est déplacé du plan politique au plan théologique, mais pour les autorités, Jésus apparaît comme un adversaire.

8) *Pendant l'automne-hiver 29-30* : Jésus affronte les autorités de Jérusalem, en débattant de la fonction messianique, royale et sacerdotale, qui est dans son projet. Selon Jean, le débat a commencé avant la fête de décembre, puisque celle-ci est mentionnée en Jn 10,22, au milieu de l'enseignement sur le Bon berger, qui est une image du messie royal, image aussitôt suivie de la résurrection de Lazare (Jn 11), qui est à cette place une métaphore du messie sacerdotal. L'entrée à Jérusalem suit ces débats (Jn 12,12-19). Dans les synoptiques, l'entrée à Jérusalem (Mc 11,1-10 // Mt 21,1-9 // Lc 19,28-38) est au contraire suivie du débat opposant Jésus d'abord aux grands-prêtres, à propos du messie sacerdotal, dans la lignée de Jean le Baptiste, avec l'accusation que les grands-prêtres veulent sa mort ; puis, aux autorités laïques, à propos du messie royal, dans la lignée de David, avec le choix d'une soumission temporelle à Rome (par le tribut à César) et la stigmatisation des maîtres accusés de délivrer un enseignement sans perspective de salut.

9) *Au printemps 30*, enfin, Jésus est arrêté, rapidement jugé et aussitôt condamné à mort et exécuté par crucifixion. Le ministère de Jésus prend fin, mais l'Eglise va naître de la foi en sa résurrection.

⁷ Le mot δευτερόπρωτος, « deuxième premier », appliqué au shabbat, est absent du texte alexandrin, mais se trouve dans le « texte occidental » et dans le texte médiéval : il désigne le shabbat qui suit la Pâque, deuxième de l'année si la Pâque tombe un jour de shabbat, premier dans les autres cas.

⁸ La même formule ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ, « en cette circonstance-là », apparaît en Mt 12,1 (épis arrachés) et 14,1 (mort de Jean) et seulement dans ces deux passages.

Les événements délimitent en tout quatre périodes d'activité de Jésus : la première, en l'an 28, commençant par le baptême de Jésus ; la dernière, l'hiver 29-30, aussitôt suivie, au printemps, du procès et de la mort de Jésus. Au total, le ministère de Jésus apparaît comme une succession de quatre périodes limitées par cinq événements ponctuels :

1) Baptême de Jésus (printemps 28)

Première période : Jésus, dauphin de Jean, se prépare à son futur ministère

2) Arrestation de Jean (automne 28)

Deuxième période : Jésus, porte-parole de Jean, négocie avec les pharisiens

3) Mort de Jean (printemps 29)

Troisième période : Jésus, successeur de Jean, prêche le royaume de Dieu

4) Fête des Tentes (automne 29)

Quatrième période : Jésus débat à Jérusalem sur le messie royal et sacerdotal

5) Arrestation, procès et mort de Jésus (printemps 30)

Le ministère de Jésus peut, en somme, être lu dans son déroulement historique. Mais il reste à préciser ce projet qui lie Jésus à Jean le Baptiste et apparaît dans tout son ministère.

Le projet de Jean le Baptiste

La clé de l'historicité de Jésus réside dans un projet que la rupture entre christianisme et judaïsme a finalement masqué et que l'exégèse ignore aujourd'hui : le ministère de Jésus est une étape dans un projet de réforme du pouvoir à Jérusalem, à la fois politique et religieux : Jésus n'est pas un Juif vivant en marge du judaïsme de son temps, comme le veut la tradition chrétienne jusqu'à John P. Meier, mais le fils d'une grande famille juive, engagé dans une réforme pour rendre sa légitimité à l'institution centrale du judaïsme de son temps, le temple.

Voyons cela avec un peu de recul. Le dernier grand-prêtre légitime, Onias, a été déposé en -175 par le roi d'Antioche, puis assassiné vers -170. Après une période troublée, une nouvelle dynastie s'installe au temple en -142⁹ et se donne une légitimité en introduisant dans une révision du livre de Jérémie une prophétie qui annonce la venue d'une troisième dynastie, après celle de David, puis celle des prêtres oniades, selon le choix divin¹⁰. Mais le peuple de Jérusalem n'adhère pas massivement à la nouvelle dynastie, dont la légitimité reste limitée, et qui finit par se discréditer dans la guerre civile. En -63, le général romain Pompée met fin à son pouvoir en annexant la Judée à la République romaine. Les Asmonéens n'étaient donc pas la troisième dynastie, mais la prophétie demeure dans Jérémie, ouvrant la porte à d'autres entreprises pour une nouvelle légitimité au temple de Jérusalem.

Vers -40, une famille iduméenne tente, avec Hérode, d'incarner cette légitimité. Hérode a épousé la fille du dernier grand-prêtre asmonéen ; mais sa naissance ne lui permet pas de devenir le grand-prêtre du temple. Il obtient alors de Rome le titre de roi, avec la prérogative de nommer le grand-prêtre du temple de Jérusalem. L'aristocratie de la ville se range de son côté, mais le peuple ne reconnaît pas la légitimité d'un grand-prêtre nommé, désormais, par une autorité humaine ; et tous les efforts d'Hérode pour obtenir la légitimité populaire qui lui manque seront vains. A sa mort en -4, une révolte éclate, menée par Judas le Galiléen ; elle a probablement pour objectif l'instauration de la troisième dynastie qui n'est toujours pas en place ; mais la révolte est durement réprimée par les Romains, et le projet échoue. D'autres

⁹ 1 Mc 13,41-42 : « L'an 170 [les années étant comptées à partir de -312], le joug des nations fut ôté à Israël et le peuple commença à dater les actes et les contrats de l'an 1 de Simon, grand-prêtre, stratège et chef des Juifs. »

¹⁰ Jr 33,14-26. Cette prophétie ne se trouve pas dans la Septante de Jérémie, qui traduit un texte hébreu antérieur. La nouvelle prophétie est datée de vers -140 par plusieurs savants indépendants, depuis 1980 ; parmi eux, P. Bogaert (Louvain-la-Neuve), P.L. Piovanelli (Canada), A. Schenker (Fribourg, Suisse) et A. Sérandour (Paris).

tentatives ont encore lieu, par exemple en +6, après la déposition d'Archélaos, fils d'Hérode que les Romains récusent, parce qu'il détournait l'argent de l'impôt dû à Rome.

Quoi qu'il en soit, au début des années 20, la troisième dynastie n'a toujours pas vu le jour, et un prêtre de naissance appartenant à une grande lignée de Jérusalem met en place un projet habile et ambitieux : ce prêtre est Jean le Baptiste. Sa prédication consiste à accorder le pardon des péchés, ce qui est en principe la prérogative du temple¹¹, et à le faire gratuitement, alors que le pardon se monnaie au temple contre des offrandes onéreuses, au profit d'une importante population de prêtres, de lévites et de scribes, leurs auxiliaires. Jean le Baptiste attire ainsi à lui une foule importante, qu'il exhorte à changer de vie (« convertissez-vous ») et à recevoir le baptême, qui devient le signe de l'adhésion à son nouveau projet. Le vêtement et la nourriture de Jean attestent qu'il ne tire pas personnellement profit de sa prédication.

Jean le Baptiste a comme projet de rétablir au temple un grand-prêtre dynastique, selon l'idée ancienne que celui qui n'est pas nommé par une autorité humaine est choisi par Dieu. Il assume le rôle de fondateur de la nouvelle dynastie, c'est-à-dire d'être celui qui donnera la légitimité au nom de Dieu en adoubant le premier à exercer la fonction. Et comme il a fait vœu de célibat et qu'il n'a pas d'enfant, il doit choisir un parent qui aura par lui la légitimité sacerdotale et qui devra ensuite conquérir le temple, comme David jadis, après avoir été légitimé par Samuel au nom de Dieu, a dû conquérir le trône qu'occupait Saül.

Par sa mère, Jean le Baptiste a un cousin qui est né dans une grande famille de Jérusalem, héritier par son père Joseph du trône de David ; la famille est non régnante, mais, grâce à sa généalogie bien entretenue, et sa légitimité royale est reconnue par une large partie du peuple. Le cousin, c'est Jésus ; Joseph a été dépossédé du titre de roi par Hérode ; mais les Romains ont refusé de le transmettre aux fils d'Hérode, qui sont quatre à porter, à la mort de leur père, le titre de tétrarque : il faudra attendre leur mort pour que le petit-fils d'Hérode, Agrippa, porte à nouveau, en 41, le titre de roi, qu'il transmettra à son fils Agrippa II, le frère de la fameuse Bérénice. Tout cela nous rappelle qu'au temps de Jean le Baptiste et de Jésus, le titre de roi des Juifs n'est porté par personne ; mais la fonction royale est exercée par la famille hérodiennne, qui a ravi la succession dynastique au temple.

Le plus simple, pour Jean, aurait été de donner la légitimité de grand-prêtre à un parent qui soit prêtre de naissance, comme lui. Mais l'Épître aux Hébreux explique le choix de Jésus, en opposant le sacerdoce lévitique, qui n'est pas parvenu à accomplir sa fonction de salut, et le sacerdoce exclusif et perpétuel de Jésus, issu de la tribu de Juda et choisi « selon l'ordre de Melchisédeq », c'est-à-dire l'ordre qui associe en une même personne la fonction royale et la fonction sacerdotale, comme l'ont fait les Asmonéens, en prenant le titre de roi, alors que par naissance ils étaient seulement prêtres.

Au printemps de l'an 28, au début de la saison chaude, Jean investit son cousin Jésus pour être le grand-prêtre légitime du temple de Jérusalem, l'élu de Dieu pour cette fonction, lui qui est déjà, par sa naissance, légitime pour devenir le roi des Juifs. Dans l'esprit de Jean, lui-même doit s'effacer, pour laisser Jésus conquérir la double fonction pour laquelle il est désormais légitime. A ce stade, le projet est donc politique : il s'agit à la fois de retirer le principe dynastique à la famille hérodiennne et d'installer au temple l'élu de Dieu qui sera le premier d'une nouvelle lignée. Conformément à ce projet, Jésus est successivement le dauphin de Jean le Baptiste (après son baptême), son porte-parole (quand Jean est incarcéré), enfin son successeur (après la mort de Jean).

¹¹ G. Theissen : « La proclamation du pardon des péchés par un baptême marque une défiance à l'égard du Temple, puisque le Temple offrait des sacrifices et des possibilités d'expiation, aussi bien pour les péchés du peuple entier que pour les péchés de chacun », dans D. Marguerat – E. Norelli – J.-M. Poffet (éd.), *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*, Genève, 1998, p. 143.

On peut suivre au cours du 1^{er} siècle une lignée dynastique dans laquelle on devine que certains ont cru avoir mis en place la troisième dynastie annoncée dans le livre de Jérémie : un peu plus de dix ans après la mort de Jésus, vers 42, son frère Jacques prend la tête de la communauté des chrétiens de Jérusalem, il y exerce une autorité incontestée jusqu'à sa mort, en 63. Et huit ans plus tard, après la destruction du temple en 70, Simon, le cousin de Jésus et de Jacques, succède à ce dernier à la tête des chrétiens de Jérusalem, et il y restera jusqu'à sa mort sous Trajan, vers 107. Mais l'autorité de Simon a vite été contestée, le centre du christianisme a quitté Jérusalem, et Simon n'aura pas de successeur reconnu.

Dès l'an 30, la foi en la résurrection de Jésus a changé la nature du projet de troisième dynastie : Jésus, en étant céleste, devient le grand-prêtre perpétuel d'une religion qui conserve le temple, dans un premier temps, comme le lieu du représentant du grand-prêtre céleste. La troisième dynastie se met donc en place, mais sans avoir besoin d'un successeur à Jésus. Les premiers à diriger la communauté sont les disciples et non les frères de Jésus, autrement dit des porte-parole, non le successeur dynastique. Et quand Jacques devient malgré tout le chef de la communauté, il se situe comme porte-parole de Jésus, dans la continuité des disciples. On sait par l'historien Hégesippe¹² qu'il est question, en 63, que Jacques devienne le grand-prêtre du temple de Jérusalem ; et si sa candidature n'aboutit pas, c'est que lui-même se situe alors comme le lieutenant du grand-prêtre céleste et non comme un grand-prêtre de plein exercice, successeur du grand-prêtre précédent nommé par Hérode.

Ainsi Jésus, jusqu'à la mort de Jean le Baptiste, mène un combat politique, qu'attestent encore deux paroles, celle de l'homme fort (qui vise Hérode) et celle du péché contre l'esprit (qui vise son grand-prêtre)¹³. Mais après la mort de Jean, Jésus se détourne de la conquête du pouvoir pour lequel il est légitime, et il engage son public vers l'attente du royaume de Dieu, c'est-à-dire de la royauté sur ce monde intérieur où nous pouvons trouver la sérénité, même confrontés à un monde extérieur hostile et oppressif. Jésus, n'ayant pas réussi à créer, avec les pharisiens, le rapport de force qui lui aurait permis d'avancer sans diviser le peuple, renonce au combat politique, mais pas à la mise en place de sa double fonction : par le déplacement de sa prédication vers le monde intérieur, il prépare son public à donner sens à sa résurrection et peut donc affronter la mort, après un très court ministère.

L'interprétation paulinienne de la résurrection sépare Jésus de la fonction sacerdotale et le divinise. Jésus n'est plus le grand-prêtre devenu céleste et vivant perpétuellement, il devient une part de la divinité, celui qui en porte le nouveau nom¹⁴, celui qui étant dieu s'est fait homme¹⁵ et meurt pour le salut de l'humanité. Jésus n'en est pas plus laïc, mais il n'est plus seulement de condition humaine. Après la destruction du temple, les chrétiens vont faire de la christologie paulinienne la base de leur doctrine ; ils s'éloignent alors du judaïsme du temple, dont ils sont issus, tant par Jean le Baptiste que Jésus et son premier « successeur », Jacques. Puis, on doit sans doute à l'antisémitisme chrétien de faire oublier la réalité historique du ministère de Jésus et son contexte de réforme d'un temple désormais disparu.

¹² Eusèbe, *Hist. eccl.* 2, 23.

¹³ Mc 3,27-30.

¹⁴ La formule paulinienne ἀπὸ θεοῦ πατρὸς ἡμῶν καὶ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ réunit cinq noms de la divinité, dans lesquels le grand absent est le mot « fils ». On traduit cette formule : « De la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ », en distinguant deux personnes de la divinité ; mais le sens plus fondamental est sans doute : « De part de Dieu, notre Père et Seigneur, Jésus Christ », dans laquelle « Jésus » devient le nom propre de la divinité, à la place de Yahvé.

¹⁵ Phl 2,6-11 ; Jn 1,14.

4. Conclusion

La grande erreur du XIX^e siècle a été de considérer que le christianisme s'était développé dans la culture gréco-romaine à partir de Paul, c'est-à-dire des années 50. C'est ainsi qu'Ernest Renan voit en Jésus un grand sage qui sort de la barbarie pour entrer dans la civilisation, qu'il assimile à la culture gréco-romaine ; c'est ainsi que Rodolphe Bultmann cherche dans le Nouveau Testament les traces précoces de la *diatribe cynico-stoïcienne*, c'est-à-dire de la sagesse populaire en usage dans le monde gréco-romain. En réalité, ce passage de la culture judéo-hellénistique à la culture gréco-romaine se produit seulement vers 150, un siècle après Paul ; et à l'exception de ses dernières lettres (dont Romains), les écrits du Nouveau Testament sont rédigés dans la culture judéo-hellénistique, qui commence vers -300 et comprend notamment la Septante. Depuis deux siècles, nous lisons le Nouveau Testament en suivant le texte alexandrin, qui est édité à la fin du 2^e siècle dans la culture gréco-romaine et qui est, en réalité, une révision d'un texte antérieur écrit dans la culture judéo-hellénistique, que nous conservons sous le nom de « texte occidental ». Cette conclusion n'est pas celle de l'exégèse universitaire, qui voue un culte au texte alexandrin, mais elle le deviendra. Le prix de cette méprise est la méconnaissance de la période qui va de 50 à 150 et l'occultation du deuxième sens, encore accessible dans le « texte occidental » des premiers écrits chrétiens, ceux du Nouveau Testament, mais aussi ceux des premiers auteurs patristiques, en particulier Ignace d'Antioche et, dans une moindre mesure, Justin de Rome et Irénée de Lyon. Le sens historique des évangiles est ainsi mieux transmis par le « texte occidental » que par le texte alexandrin, qui en procède par révision, a fortiori par le texte byzantin, qui représente une tradition parallèle au texte alexandrin.

La redécouverte du Jésus de l'histoire est au prix de la lecture de ces écrits dans la culture où ils ont été rédigés. Pour la tradition ecclésiale, ce retour n'est pas essentiel, car l'histoire sainte a pris depuis longtemps la place de l'histoire. Mais pour accéder à l'histoire des débuts du christianisme, ce retour s'impose. Les évangiles sont porteurs d'informations historiques sur Jésus et la première génération chrétienne. Et je ne suis pas au bout de mes peines : ce qui s'ouvre devant moi est un vaste champ d'archéologie textuelle, qui ne livre ses informations que progressivement. Au stade actuel, je peux dire que le Jésus de l'histoire fait partie de la famille sadducéenne reconnue à Jérusalem comme l'héritière légitime du trône de David, mais depuis longtemps non régnante, et que Jésus est à sa génération celui qui serait légitime pour porter le titre royal. Le problème majeur des institutions juives, auquel Jésus s'attèle, est l'illégitimité du grand-prêtre nommé par une autorité humaine ; et le ministère de Jésus s'inscrit dans un projet de réforme visant à rendre au sacerdoce son caractère dynastique et sa légitimité aux yeux du peuple. Le Jésus de l'histoire apparaît alors comme un personnage de haute naissance, un réformateur des institutions centrales du judaïsme de son temps, loin de l'image transmise d'un « rural Galiléen », selon l'expression de Meier. Mais en rompant avec le judaïsme vers 150, le christianisme occulte le lien entre Jésus et cette réforme, il libère ainsi les images qui vont devenir celles de l'histoire sainte.

Au demeurant, la réflexion théologique sur Jésus demeure pour les Eglises chrétiennes le point essentiel. L'histoire n'envisage qu'un aspect du personnage réel, dont les chrétiens se sont passés jusqu'ici sans dommage pour la théologie. Mais la quête du Jésus historique n'est pas vouée à l'échec qu'elle a connu jusqu'ici. D'une lecture plus complète des écrits anciens, principalement les évangiles, dépend une connaissance renouvelée du Jésus de l'histoire.